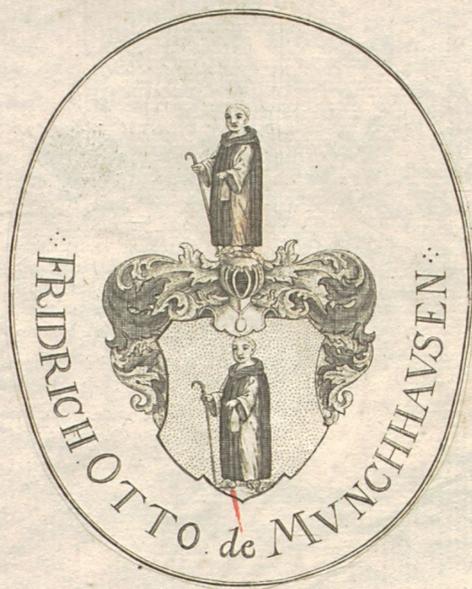
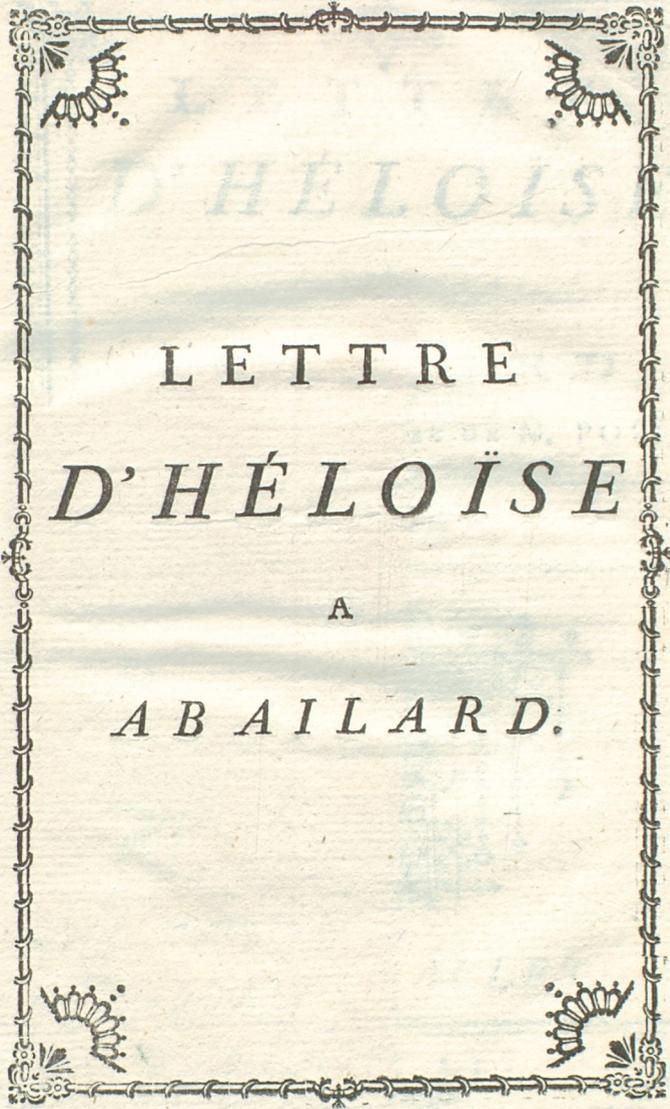


~~27/2~~
2



1601.





HÉLOÏS

LETTRE
D'HÉLOÏSE

A

ABAILARD.



LETTRE
D'HÉLOÏSE

A

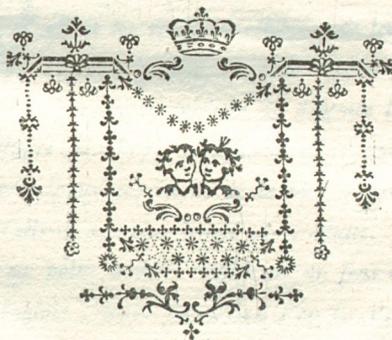
ABAILLARD.

LETTRE
D'HÉLOÏSE

A

ABAILLARD,
TRADUCTION LIBRE DE M. POPE.

PAR M. C***



AU PARACLET.

M. DCC. LIX.

L E T T R E
D'HELOISE

A

A B A R D .

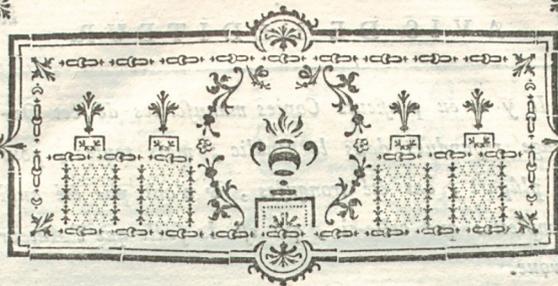
REDUCTION LIBRE DE M. POPE



AU PARACLET.

M. DCC. LXX.



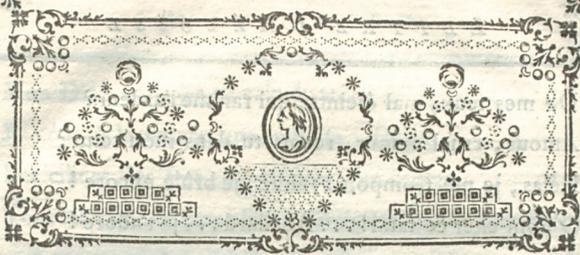
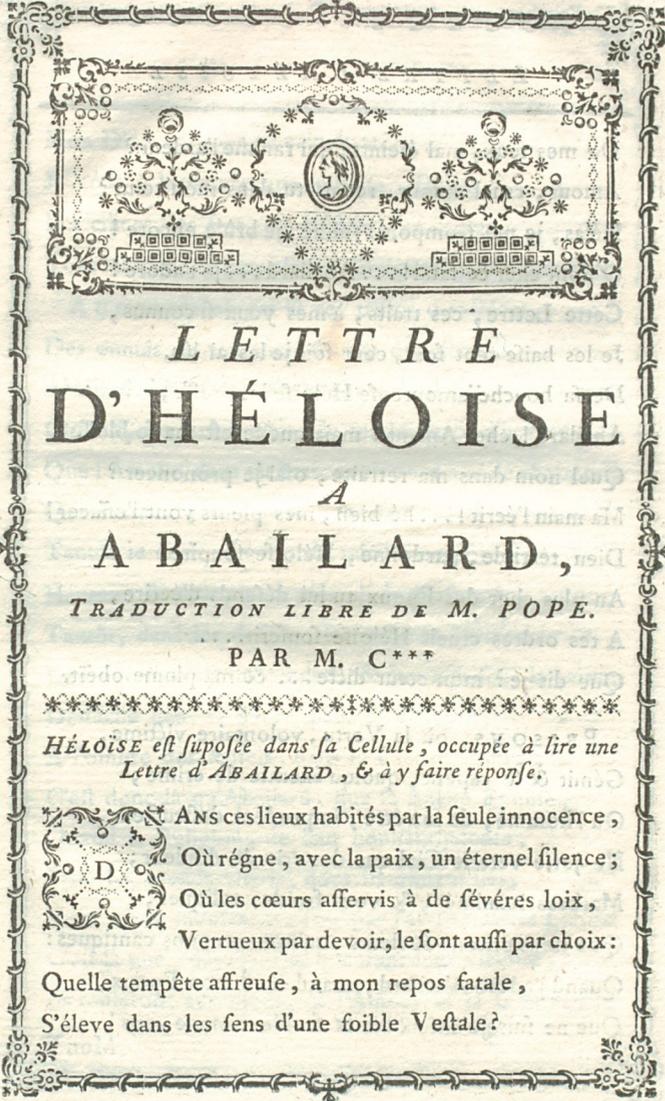


A V I S DE L'ÉDITEUR.

ÉLOÏSE & ABAILLARD vécutent
au douzième siècle. Les charmes de leur
esprit les rendirent célèbres, & leur mal-
heureuse passion les rend encore intéréf-
sans. Ces deux Amans éprouvèrent la disgrâce la plus
cruelle. L'illustre M. Pope a rassemblé dans une seule
Lettre les principaux événemens de la vie de ces deux
infortunés. Celle-ci est plus imitée que traduite. L'Au-
teur a cru ne point devoir s'assujettir au sens littéral
du Poëte Anglois, toute traduction trop servile étant
froide & languissante. Il a tâché d'éviter ce défaut,
en ne s'attachant qu'à rendre, autant qu'il a pu, les
beautés de l'Original.

Il y a eu plusieurs Copies manuscrites de cet Ouvrage répandues dans le Public ; mais toutes , pour la plûpart , ont été tronquées , & n'ont pas été aussi complètes que celle-ci , qui est la seule que l'Auteur avoue.





LETTRE
D'HÉLOÏSE

A
ABAILARD,

TRADUCTION LIBRE DE M. POPE.

PAR M. C***

*HÉLOÏSE est supposée dans sa Cellule, occupée à lire une
Lettre d'ABAILARD, & à y faire réponse.*

ANS ces lieux habités par la seule innocence,
Où règne, avec la paix, un éternel silence;
Où les cœurs asservis à de sévères loix,
Vertueux par devoir, le font aussi par choix:
Quelle tempête affreuse, à mon repos fatale,
S'éleve dans les sens d'une foible Vestale?

De mes feux, mal éteints, qui ranime l'ardeur ?
 Amour, cruel amour, renais-tu dans mon cœur ?
 Hélas, je me trompois ! j'aime, je brûle encore !
 O nom cher & fatal ! . . . Abailard . . . je t'adore !
 Cette Lettre, ces traits, à mes yeux si connus,
 Je les baise cent fois, cent fois je les ai lûs.
 De sa bouche amoureuse Héloïse les presse ;
 Abailard ! cher Amant ! mais quelle est ma foiblesse ?
 Quel nom dans ma retraite, osai-je prononcer ?
 Ma main l'écrit ! . . . hé bien, mes pleurs vont l'effacer !
 Dieu terrible, pardonne, Héloïse soupire.
 Au plus cher des Epoux tu lui défends d'écrire,
 A tes ordres cruels Héloïse soufcrit . . .
 Que dis-je ? mon cœur dicte . . . & ma plume obéit.

PRISONS, où la Vertu, volontaire victime,
 Gémît & se repent, quoiqu'exemte de crime ;
 Où l'homme, de son être, imprudent destructeur,
 Ne jette vers le Ciel que des cris de douleur ;
 Marbres inanimés, & vous froides reliques,
 Que nous ornonns de fleurs, qu'honorent nos cantiques :
 Quand j'adore Abailard, quand il est mon Epoux,
 Que ne suis-je insensible & froide comme vous !

Mon

Mon Dieu m'appelle en vain du trône de sa gloire,
Je cède à la nature une indigne victoire.
Les cilices, les fers, les prières, les vœux,
Tout est vain, & mes pleurs n'éteignent point mes feux.

A U moment où j'ai lû ces tristes caractères,
Des ennuis de ton cœur secrets dépositaires,
Abailard, j'ai senti renaître mes douleurs.
Cher Epoux, cher objet de tendresse & d'horreurs,
Que l'Amour, dans tes bras, avoit pour moi de charmes !
Que l'Amour, loin de toi, me fait verser de larmes !
Tantôt je crois te voir, de mirthe couronné,
Heureux & satisfait, à mes pieds prosterné ;
Tantôt, dans les deserts, farouche & solitaire,
Le front couvert de cendre, & le corps sous la haire,
Desséché dans ta fleur, pâle & défiguré,
A l'ombre des Autels, dans le Cloître ignoré ;
C'est donc-là qu'Abailard, que sa fidelle Epouse,
Quand la Religion, de leur bonheur jalouse,
Brise les nœuds chéris, dont ils étoient liés,
Vont vivre indifférens, l'un par l'autre oubliés ;
C'est-là que, détestant & pleurant leur victoire,
Ils fouleront aux pieds, & l'Amour & la Gloire.

Ah, plutôt écris-moi : formons d'autres liens ;
Partage mes regrets . . . je gémirai des tiens ;
L'écho répétera nos plaintes mutuelles :
L'écho fuit les Amans malheureux & fidèles :
Le fort, nos ennemis, ne peuvent nous ravir
Le plaisir douloureux de pleurer, de gémir
Nos larmes font à nous . . . nous pouvons les répandre :
Mais Dieu seul, me dis-tu, Dieu seul doit y prétendre.
Cruel, je t'ai perdu, je perds tout avec toi.
Tout m'arrache des pleurs . . . tu ne vis plus pour moi.
C'est pour toi . . . pour toi seul que couleront mes larmes :
Aux pleurs des malheureux, Dieu trouve-t'il des charmes ?
ÉCRIS-MOI, je le veux : ce commerce enchanteur,
Aimable épanchement de l'esprit & du cœur,
Cet art de converser, sans se voir, sans s'entendre,
Ce muet entretien, si charmant & si tendre,
L'art d'écrire, Abailard, fut sans doute inventé
Par l'Amante captive & l'Amant agité ;
Tout vit par la chaleur d'une Lettre éloquente ;
Le sentiment s'y peint sous les doigts d'une Amante.
Son cœur s'y développe ; elle peut, sans rougir,
Y mettre tout le feu d'un amoureux desir.

Hélas ! notre union fut légitime & pure :
On nous en fit un crime , & le Ciel en murmure ,
A ton cœur vertueux quand mon cœur fut lié ;
Quand tu m'offris l'Amour sous le nom d'amitié ,
Tes yeux brilloient alors d'une douce lumière ;
Mon ame , dans ton sein , se perdit toute entière .
Je te croyois un Dieu , je te vis fans effroi .
Je cherchois une erreur , qui me trompa pour toi .
Ah , qu'il t'en coûtoit peu pour charmer Héloïse !
Tu parlois . . . à ta voix tu me voyois soumise .
Tu me peignois l'Amour bienfaisant , enchanteur . . .
La persuasion se glissoit dans mon cœur :
Hélas ! elle y couloit de ta bouche éloquente ,
Tes lèvres la portoient sur celles d'une Amante ,
Je t'aimai . . . je connus , je suivis le plaisir ;
Je n'eus plus de mon Dieu qu'un foible souvenir .
Je t'ai tout immolé , devoir , honneur , sagesse ;
J'adorois Abailard , & dans ma douce yvresse ,
Le reste de la terre étoit perdu pour moi :
Mon Univers , mon Dieu , je trouvois tout dans toi .
Tu le sçais ; quand ton ame , à la mienne enchainée ,
Me pressoit de passer les nœuds de l'hymenée ,

Je t'ai dit, cher Amant, hélas, qu'exiges-tu ?
 L'Amour n'est point un crime, il est une vertu.
 Pourquoi donc l'affervir à des loix tyranniques ?
 Pourquoi le captiver par des nœuds politiques ?
 L'Amour n'est point esclave, & ce pur sentiment,
 Dans le cœur des humains, naît libre, indépendant.
 Unissons nos plaisirs sans unir nos fortunes.
 Crois-moi, l'hymen est fait pour des ames communes,
 Pour des Amans livrés à l'infidélité.
 Je trouve dans l'Amour, mes biens, ma volupté.
 Le véritable Amour ne craint point le parjure.
 Aimons-nous, il suffit, & suivons la nature.
 Apprenons l'art d'aimer, de plaire tour à tour,
 Ne cherchons, en un mot, que l'Amour dans l'Amour.
 Que le plus grand des Rois, descendu de son Trône,
 Vienne mettre à mes pieds son Sceptre & sa Couronne,
 Et que m'offrant sa main, pour prix de mes attraits,
 Son Amour fastueux me place sous le Dais,
 Alors on me verra préférer ce que j'aime
 A l'éclat des grandeurs, au Monarque, à moi-même.
 Abailard, tu le sçais, mon trône est dans ton cœur.
 Ton cœur fait tout mon bien, mes titres, ma grandeur.

Méprisant tous ces noms, que la fortune invente,
Je porte avec orgueil, le nom de ton Amante;
S'il en est un plus tendre & plus digne de moi;
S'il peint mieux mon Amour, je le prendrai pour toi.
Abailard, qu'il est doux de s'aimer, de se plaire!
C'est la première loi, le reste est arbitraire.
Quels mortels plus heureux que deux jeunes Amans,
Réunis par leurs goûts & par leurs sentimens,
Que les ris & les jeux, que le penchant rassemble,
Qui pensent à la fois, qui s'expriment ensemble,
Qui confondent leur joye au sein de leurs plaisirs,
Qui jouissent toujours, ont toujours des desirs?
Leurs cœurs toujours remplis, n'éprouvent point de vuide.
La douce illusion à leur bonheur préside.
Dans une coupe d'or, ils boivent à longs traits,
L'oubli de tous les maux & des biens imparfaits.
Si l'homme, hélas, peut l'être, ils sont heureux sans doute,
Nous cherchons le bonheur, l'Amour en est la route.
L'Amour mene au plaisir, l'Amour est le vrai bien.
Tel fut, cher Abailard, & ton sort & le mien.
QUE les tems sont changés! ô jour, jour exécration!
Jour affreux, où l'acier, dans une main coupable,

Osa . . . quoi, je n'ai point repoussé ses efforts !
Malheureuse Héloïse, ah, que faisois-je alors ?
Mon bras, mon desespoir, les larmes d'une Amante
Auroient . . . rien ne fléchit leur rage frémissante !
Barbares, arrêtez ! respectez mon Epoux !
Seule j'ai mérité de périr sous vos coups.
Vous punissez l'Amour, & l'Amour est mon crime !
Oui, j'aime avec fureur, frapez votre victime.
Vous ne m'écoutez pas ? le sang coule ! . . . ah, cruels !
Quoi, mes cris, mes pleurs paroîtront criminels !
Quoi ! je ne puis me plaindre en mon malheur funeste !
Nos plaisirs sont détruits . . . ma rougeur dit le reste.
Mais quelle est la rigueur du destin qui nous perd ?
Nous trouvons dans l'abîme, un autre abîme ouvert.
O mon cher Abailard, peins-toi ma destinée ;
Rappelle-toi le jour, où de fleurs couronnée,
Où, prête à prononcer un serment solennel,
Ta main me conduisit aux marches de l'Autel ;
Où, détestant tous deux le sort qui nous oprime,
On vit une victime immoler la victime ;
Où, le cœur consumé du feu de mes desirs,
Je jurai de quitter le monde & ses plaisirs.

D'un voile obscur & faint, ta main foible & tremblante
A peine avoit couvert le front de ton Amante,
A peine je baiſois ces vête mens ſacrés,
Ces cilices, ces fers à mes mains préparés,
Du Temple tout-à-coup les voutes retentirent,
Le Soleil s'obſcurcit, & les lampes pâlirent,
Tant le Ciel entendit, avec étonnement,
Des vœux qui n'étoient plus pour mon fidèle Amant!
Tant l'Éternel encor doutoit de ſa victoire!
Je te quittois... Dieu même avoit peine à le croire.
Hélas! qu'à juſte titre il ſouſçonnoit ma foi!
Je me donnois à lui quand j'étois toute à toi.

VIENS donc, cher Abailard, ſeul flambeau de ma vie.
Que ta préſence encor ne me ſoit point ravie!
C'eſt le dernier des biens dont je veuille jouir.
Viens, nous pourrons encor connoître le plaisir,
Le trouver dans nos yeux, le puiser dans nos ames.
Je brûle... de l'Amour je ſens toutes les flammes.
Laiſſe-moi m'apuyer ſur ton ſein amoureux,
Me pâmer ſur ta bouche, y respirer nos feux:
Quels momens, Abailard! les ſens-tu? quelle joye!
O douce volupté!... plaiſirs... où je me noye!

Serré-moi dans tes bras ! presse-moi sur ton cœur !
Nous nous trompons tous deux ; mais quelle heureuse
erreur !

Je ne me souviens plus de ton destin funeste,
Couvrez-moi de baisers... je réverai le reste.
Que dis-je ! cher Amant, non, non, ne m'en crois pas ;
Il est d'autres plaisirs, montre-m'en les apas.

Viens, mais pour me traîner aux pieds du Sanctuaire,
Pour m'apprendre à gémir sous un joug salutaire,
A te préférer Dieu, son Amour & sa Loi,
Si je puis cependant les préférer à toi.

Viens, & pense du moins que ce troupeau timide
De Vestales, d'enfans, a besoin qu'on le guide.

Ces Filles du Seigneur, instruites par ta voix,
Baissant un front docile, & s'imposant tes loix,
Marchèrent sur tes pas dans ce climat sauvage,
De ces remparts sacrés, l'enceinte est ton ouvrage,
Et tu nous fis trouver, sur des rochers affreux,
Des campagnes d'Eden l'attrait délicieux ;
Retraite des vertus, séjour simple & champêtre ;
Sans faste, sans éclat, tel enfin qu'il doit être :
Les biens de l'orphelin ne l'ont point enrichi ;

De

De l'or du fanatique, il n'est point embelli.
La piété l'habite, & voilà sa richesse.
Dans l'enclos ténébreux de cette forteresse;
Sous ces Dômes obscurs, à l'ombre de ces Tours,
Que ne peut pénétrer l'éclat des plus beaux jours,
Mon Amant autrefois répandoit la lumière:
Le Soleil brilloit moins au haut de sa carrière.
Les rayons de sa gloire éclairaient tous les yeux.
Maintenant qu'Abailard ne vit plus dans ces lieux,
La nuit les a couvert de ses voiles funébres,
La tristesse nous suit dans l'horreur des ténèbres.
On demande Abailard, & je vois tous les cœurs,
Privés de mon Amant, partager mes douleurs.
DES larmes de ses sœurs, Héloïse attendrie,
De voler dans leurs bras, te conjure & te prie.
Ah! charité trompeuse! ingénieux détour!
Ai-je d'autre vertu que celle de l'Amour?
Viens, n'écoute que moi, moi seule je t'appelle,
Abailard, sois sensible à ma douleur mortelle.
Toi, dans qui je trouvois Pere, Epoux, Frere,
Ami;
Toi, de tous les Amans, l'Amant le plus chéri,

Ne vois-tu plus en moi ton Epouse charmante,
Ta Fille, ton Amie, & sur-tout ton Amante ?
Viens, ces Arbres touffus, ces Pins audacieux,
Dont la cime s'éleve & se perd dans les Cieux ;
Ces ruisseaux argentés, fuyans dans la prairie,
L'abeille, sur les fleurs, cherchant son ambroisie,
Le zéphir qui se joue au fond de nos bosquets,
Ces cavernes, ces lacs & ces sombres forêts,
Ce spectacle riant, offert par la nature,
N'adoucit plus l'horreur du tourment que j'endure.
L'ennui, le sombre ennui, triste enfant du dégoût,
Dans ces lieux enchantés se traîne & corrompt tout.
Il sèche la verdure, & la fleur pâlissante
Se courbe & se flétrit sur sa tige mourante.
Zéphir n'a plus de souffle, Echo n'a plus de voix,
Et l'oiseau ne sçait plus que gémir dans nos bois.

HÉLAS ! tels sont les lieux où, captive, enchaînée,
Je traîne dans les pleurs ma vie infortunée ;
Pendant, Abailard, dans cet affreux séjour,
Mon cœur s'enyvre encor des poisons de l'Amour.
Je n'y dois mes vertus qu'à ta funeste absence,
Et j'y maudis cent fois ma pénible innocence.

Moi, dompter mon amour quand j'aime avec fureur !
Ah ! ce cruel effort est-il fait pour mon cœur ?
Avant que le repos puisse entrer dans mon ame,
Avant que ma raison puisse étouffer ma flamme,
Combien faut-il encor aimer, se repentir,
Desirer, espérer, désespérer, sentir,
Embrasser, repousser, m'arracher à moi-même,
Faire tout, excepté d'oublier ce que j'aime !

O funeste ascendant ! ô joug impérieux !
Quels sont donc mes devoirs, & qui suis-je en ces lieux !
Perfide, de quel nom veux-tu que l'on te nomme ?
Toi, l'Épouse d'un Dieu, tu brûles pour un homme ;
Dieu cruel, prends pitié du trouble où tu me vois,
A mes sens mutinés ose imposer des loix.
Tu tiras du cahos le monde & la lumière,
Hé bien, il faut t'armer de ta puissance entière.
Il ne faut plus créer... il faut plus en ce jour :
Il faut dans Héloïse anéantir l'Amour.
Le pourras-tu, Grand Dieu ? mon désespoir, mes larmes,
Contre un cher ennemi te demandent des armes ;
Et cependant, livrée à de contraires vœux,
Je crains plus tes bienfaits que l'excès de mes feux.

CHERES SŒURS, de mes fers, compagnes innocentes,
Sous ces portiques saints, colombes gémissantes,
Vous, qui ne connoissez que ces froides vertus,
Que la Religion donne... & que je n'ai plus;
Vous, qui dans les langueurs du zèle monastique,
Ignorez de l'Amour l'empire tyrannique;
Vous enfin, qui n'ayant que Dieu seul pour Amant,
Aimez par habitude, & non par sentiment:
Que vos cœurs sont heureux, puisqu'ils sont insensibles!
Tous vos jours sont sereins, toutes vos nuits paisibles.
Le cri des passions n'en trouble point le cours.
Ah! qu'Héloïse envie & vos nuits & vos jours!
Héloïse aime & brûle au lever de l'aurore,
Au coucher du Soleil elle aime & brûle encore.
Dans la fraîcheur des nuits elle brûle toujours...,
Elle dort pour rêver dans le sein des Amours,
A peine le sommeil a fermé mes paupières,
L'Amour, me caressant de ses ailes légères,
Me rappelle ces nuits chères à mes desirs:
Douce nuit, qu'au sommeil disputoient les plaisirs!
Abailard, mon vainqueur, vient s'offrir à ma vue:
Je l'entends... je le vois... & mon ame est émue.

Les sources du plaisir se r'ouvrent dans mon cœur ;
Je l'embrasse ... il se livre à ma brulante ardeur.
La douce illusion se glisse dans mes veines :
Mais que je jouis peu de ces images veines !
Sur ces objets flatteurs, offerts par le sommeil ;
La raison vient tirer le rideau du réveil.

NON, tu n'éprouves plus ces secouffes cruelles ;
Abailard, tu n'as plus de flammes criminelles.
Dans le funeste état où t'a réduit le sort,
Ta vie est un long calme, image de la mort.
Ton sang, pareil aux eaux des lacs & des fontaines,
Sans trouble & sans chaleur circule dans tes veines.
Ton cœur glacé n'est plus le trône de l'Amour ;
Ton œil apesanti s'ouvre avec peine au jour :
On n'y voit point briller le feu qui me dévore.
Tes regards sont plus doux qu'un rayon de l'Aurore.
Viens donc, cher Abailard ! que crains-tu près de moi ?
Le flambeau de Vénus ne brûle plus pour toi.
Désormais insensible aux plus douces caresses,
T'est-il encor permis de craindre des foibleffes ?
Puis-je espérer encor d'être belle à tes yeux ?
Semblable à ces flambeaux, à ces lugubres feux,

Qui brûlent près des morts sans échauffer leur cendre,
Mon Amour sur ton cœur n'a plus rien à prétendre.
Ce cœur anéanti ne peut plus s'enflammer.

Héloïse t'adore, & tu ne peux l'aimer !

MAIS que sens-je ? ô pouvoir ! ô puissance suprême !

Quelle main me déchire, & m'arrache à moi-même ?

Tremble, cher Abailard ! un Dieu parle à mon cœur.

De ce Dieu, ton rival, sois encor le vainqueur.

Vole près d'Héloïse, & sois sûr qu'elle t'aime.

Abailard, dans mes bras, l'emporte sur Dieu même ;

Oùi, viens... ose te mettre entre le Ciel & moi ;

Dispute-lui mon cœur... & ce cœur est à toi.

Que dis-je ? Non, cruel, fuis loin de ton Amante :

Fuis, cède à l'Éternel Héloïse mourante.

Fuis, & mets entre nous l'immensité des Mers :

Habitons les deux bouts de ce vaste Univers.

Dans le sein de mon Dieu, quand mon Amour expire,

Je crains de respirer l'air qu'Abailard respire ;

Je crains de voir ses pas sur la poudre tracés....

Tout me rapelleroit des traits mal effacés.

Du crime au repentir un long chemin nous mène :

Du repentir au crime un moment nous entraîne.

Ne viens point, cher Amant, je ne vis plus pour toi.

Je te rends tes sermens, ne pense plus à moi.

Adieu, plaisirs si chers à mon ame enivrée :

Adieu, douces erreurs d'une Amante égarée ;

Je vous quitte à jamais, & mon cœur s'y résout :

Adieu, cher Abailard, cher Epoux... adieu tout.

O Grace lumineuse ! ô Sageffe profonde !

Vertu, fille du Ciel ! oubli sacré du monde !

Vous, qui me promettez des plaisirs éternels,

Enlevez Héloïse au sein des Immortels.

Je me meurs... Abailard, viens fermer ma paupière.

Je perdrai mon Amour en perdant la lumière.

Dans ces affreux momens, viens du moins recueillir

Et mon dernier baiser & mon dernier soupir.

Et toi, quand le trépas aura flétri tes charmes,

Ces charmes séducteurs, la source de mes larmes ;

Quand la mort de tes jours éteindra le flambeau,

Qu'on nous unisse encor dans la nuit du tombeau ;

Que la main des Amours y grave notre Histoire,

Et que le voyageur, pleurant notre mémoire,

Dise : ils s'aimèrent trop, ils furent malheureux ;

Gémissons sur leur Tombe, & n'aimons pas comme eux.

F I N.

de

22 $\frac{6}{1,1}$

AB 22 $\frac{6}{1,1}$

X 2577077





